

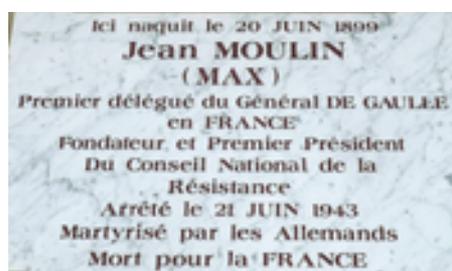
Direction régionale des affaires culturelles
Occitanie

Conservation régionale des monuments historiques

Les édifices protégés au titre des monuments historiques

en Occitanie

en 2017



Direction régionale des affaires culturelles
site de Montpellier 5 rue Salle-l'Évêque CS 49020 34967 Montpellier cedex 2
site de Toulouse Hôtel Saint-Jean 32 rue de la Dalbade 31000 Toulouse cedex
<http://www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Occitanie>

18 édifices
protégés au titre des monuments historiques
en 2017 en Occitanie

Aveyron

Rodez évêché

Sainte-Radegonde monument aux victimes de la barbarie nazie

Gard

Nîmes Café Le Napoléon

Nîmes Pâtisserie Courtois

Gers

Beaumont et Larressingle Pont de l'Artigue

Condom Château, communs, chapelle et parc de Fondelin

Gimont Chapelle Notre-Dame-de-Cahuzac

Hérault

Bessan Eglise paroissiale Saint-Pierre

Béziers Hôtel de Nattes

Béziers Maison natale de Jean Moulin

Margon Château de Margon

Saint-Gervais-sur-Mare Eglise paroissiale Saint-Gervais et Saint-Prottais

Lot

Cassagnes Eglise Saint-Julien-de-Brioude

Lozère

Banassac-Canilhac Eglise paroissiale Saint-Vincent de Canilhac

Gorges-du-Tarn-Causses Eglise de Quézac

Hautes-Pyrénées

Aragnoet Eglise d'Eget

Pyrénées-Orientales

Perpignan Hôtel Pams (ancien)

Vernet-les-Bains Casino

**RODEZ (Aveyron)
Évêché**

**Inscription au titre des monuments historiques, lfaçades et toitures de l'ensemble des bâtiments avec l'escalier extérieur, le bureau de l'évêque, les deux salons d'honneur et la salle à manger, l'escalier du XVIII^e siècle et sa cage, la tour Corbières, la tour carrée dite d'Estaing avec le portail d'entrée, le rempart, la cour et le jardin avec le sol et le sous-sol de la parcelle 203
le 20/02/2017**



Les différents bâtiments de l'évêché de Rodez, dont la construction s'échelonnent de la fin du XV^e siècle à l'époque moderne, témoignent de son histoire mouvementée. Implanté à quelques pas de la cathédrale, il a été bâti par les évêques successifs du diocèse. Il abrite notamment un plafond à la gloire de Louis XIV, commandité par Mgr de Lusignan, mais aussi une prison utilisée durant la Révolution où a été incarcéré Marc-Antoine Charrier, député du Gévaudan aux États Généraux. Transformé en préfecture au lendemain de la Révolution, puis cédé par l'État au Département en 1811, lors du rétablissement du diocèse de Rodez en 1822 il a été restitué à l'évêque. Il est demeuré la résidence de l'évêque jusqu'à son récent déménagement en juillet 2016.

Afin de permettre l'achèvement de la nef de la cathédrale Notre-Dame, l'évêché primitif est détruit dans les années 1470. Un nouvel édifice est alors construit au nord de la cathédrale contre le rempart médiéval et la porte Saint-Martial. Mgr Raymond de Calmont et ses successeurs ont alors mené une politique d'acquisition de terrains et se sont ainsi trouvés à la tête d'une vaste propriété au cœur de la Cité de Rodez.



*Vue de l'enceinte faite le
27 avril 1514.*

*Au centre, la cathédrale
en construction avec la
porte Saint-Martial à
gauche,
au second plan l'évêché,
à gauche, la tour
Corbière*

A la suite de la destruction en 1589 d'une partie du palais par les Ruthénois, François de Corneilhan, à partir de 1599, suivi par ses successeurs, entreprend la construction d'un nouvel évêché en l'éloignant de la cathédrale et de la porte Saint-Martial. À la fin du XVII^e siècle, Philippe de Lusignan achève les travaux du corps de logis principal. Il commande un plafond peint à la gloire de Louis XIV qui est attribué au peintre Joseph Pougeol, peintre réputé de la région. Cet ensemble constitue un élément remarquable de la peinture du XVII^e siècle en Rouergue.



*Corps principal, 1^{er} étage.
Salon d'honneur avec
plafond à la gloire de
Louis XIV*

Transformé en préfecture en 1799, propriété du conseil général depuis 1811, à nouveau attribué à l'évêque en 1822, il n'est mal entretenu durant de nombreuses années. Au cours du XIX^e siècle, il a fait l'objet de plusieurs campagnes de travaux - 1812, 1826 et surtout 1872, puis 1898. La restauration de 1872, dirigée par l'architecte diocésain Albert Vanginot pour Mgr Bourret (1871-1897), a donné son aspect actuel au corps de logis principal : rhabillage des façades, reconstruction de l'aile ouest, symétriquement à l'aile est, aménagement du salon d'honneur de Mgr Bourret...



Corps principal, 1^{er} étage. Salon d'honneur de Mgr Bourret, 1880

En dépit de campagnes de construction successives, l'évêché est un ensemble régulier et élégant. Dans un premier temps, l'évêché (tour Corbières, le rempart et la tour carrée avec le portail d'entrée, les façades du bâtiment principal) a été partiellement inscrit le 12 octobre 1942. Le plafond du salon d'honneur *Allégories à la gloire de Louis XIV* a été classé au titre des objets le 1^{er} décembre 1913 de même que les graffiti de Charrier se trouvant dans la tour Corbières en 1991.

SAINTE-RADEGONDE (Aveyron)
Monument aux victimes de la barbarie nazie
Inscription en totalité au titre des monuments historiques, le 06/11/2017



Le 17 août 1944, le jour du repli des troupes allemandes de Rodez, trente prisonniers, détenus pour actes anti-allemands, détenus à la caserne Burloup de Rodez pour résistance ou comme otages, sont amenés à Sainte-Radegonde. Attachés deux par deux, ils sont fusillés au pied de la butte de tir du champ d'entraînement au tir du 122^e régiment d'infanterie, situé à proximité de l'écart d'Arsaguet, par un détachement de SS, à la demande de deux responsables de la Gestapo locale. Les corps sont sommairement ensevelis dans la tranchée se trouvant au pied de la butte de tir.

Le département de l'Aveyron a abrité un grand nombre de maquis qui ont joués un rôle important. À partir de 1942, des fugitifs et des résistants venant d'autres départements ou des réfractaires au STO sont venus se cacher dans les zones les plus reculées de la région. Dans les villes industrielles de Decazeville ou de Millau, des travailleurs immigrés, des Espagnols, des Polonais et des Italiens, réfugiés politiques et/ou raciaux, militaient aux groupements des travailleurs étrangers. Quoiqu'étant mal armés, ces maquis étaient très actifs. Les Allemands, isolés dans cette région de moyennes montagnes, menèrent de nombreuses opérations de représailles.



Le 20 août 1944, un grandiose hommage rassemblant des milliers de personnes est rendu à Rodez aux victimes autour de leurs cercueils, exposés autour du monument aux morts.

Dès septembre 1944, un « comité départemental du monument aux victimes de la barbarie allemande dans le département de l'Aveyron » est constitué pour construire un monument à la mémoire des victimes de la barbarie allemande dans le département de l'Aveyron. Une souscription est lancée ; les maires sont sollicités pour donner les noms des victimes.



Henry Parayre (archives privées)

Jean Vigouroux, architecte ruthénois, membre du comité, dresse les plans du monument. Un concours est lancé pour le groupe sculpté prévu au centre du monument. C'est le sculpteur Henry Parayre (1879-1970), directeur de l'école des beaux-arts de Toulouse à la retraite depuis 1942 et vivant à Conques, qui est choisi.

Le monument a été élevé à une dizaine de mètres de la butte de tir où ont été fusillés les 30 otages. Il se compose d'un simple massif allongé, en maçonnerie en pierre calcaire, parementé en bloc de grès rouge de Combret. Sa forme évoque la butte de tir. Le centre du monument est occupé par le groupe sculpté de Parayre : deux hommes morts attachés par les poignets étendus à même le sol, se détachant sur des

dalles lisses de calcaire. Ce groupe est placé sous la croix de Lorraine et l'inscription LE ROUERGUE A SES FILS

VICTIMES DE LA BARBARIE NAZIE. 212 noms de victimes sont gravés.

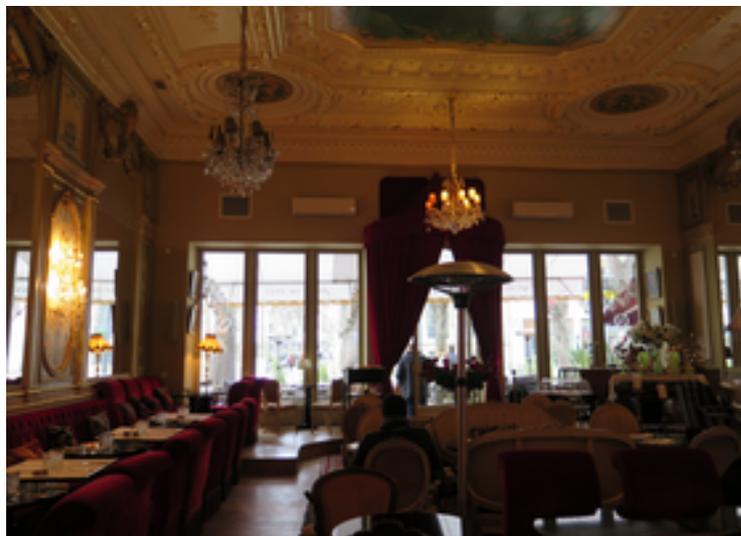


Le monument a été inauguré le 18 août 1946 en présence d'un représentant du gouvernement provisoire de la République française.

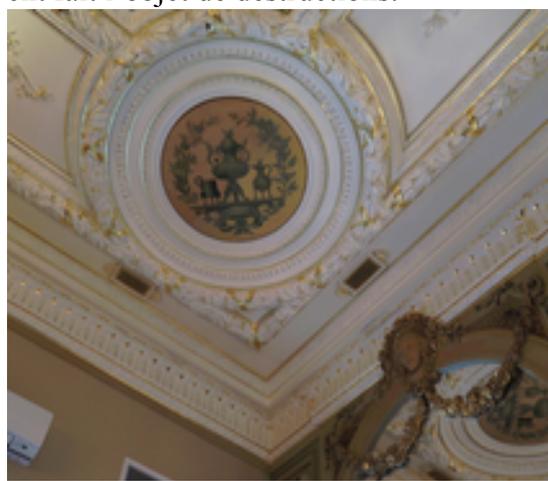
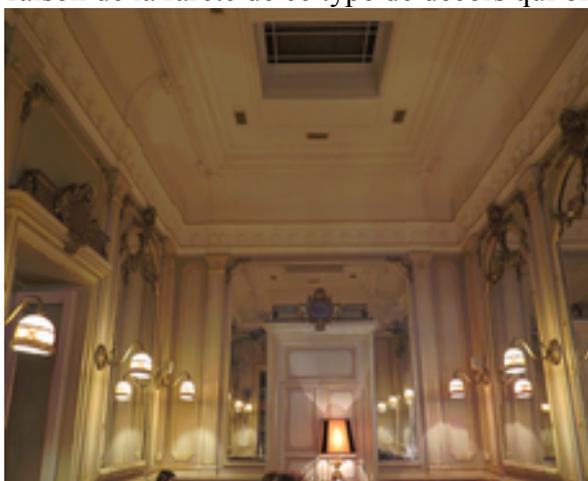
NIMES (Gard)

Café le Napoléon, ancien café de Paris, 46 bd Victor-Hugo

Inscription au titre des monuments historiques de la devanture en bois et de la salle du café située au rdc avec le salon décoré attendant à l'arrière et deux salles situées au-dessus au 1er étage, le 02/11/2017



Le cas de figure présenté par le “Café Napoléon”, autrefois “Café de Paris” est similaire à celui de la pâtisserie Courtois, à la fois pour sa position dans le cœur historique et commercial de Nîmes et pour cette caractéristique patrimoniale d’un ensemble qui vaut non par l’architecture de l’immeuble mais par le décor des espaces commerciaux. La façade sur le boulevard correspond à la même typologie d’un urbanisme restructuré vers le milieu du XIXe siècle, même si elle présente ici une inflexion tardivement néo-classique par son décor sculpté des étages. L’immeuble se situe en secteur sauvegardé et en abords de MH. C’est bien le riche décor intérieur, très représentatif du milieu ou de la seconde moitié du XIXe siècle, qui a retenu l’attention des services patrimoniaux, qui ont pu, grâce à l’intervention d’urgence du conservateur des MH en 2015, sauver ces décors et “l’esprit des lieux”. Une inscription au titre des monuments historiques de la grande salle de café, du salon attenant et de la devanture est en effet pleinement justifiée, non seulement par l’exceptionnelle qualité des stucs et des peintures (attribués aux ateliers de Léopold Mérygnargues et de Victor Chenillon), mais aussi en raison de la rareté de ce type de décors qui ont souvent fait l’objet de destructions.



Philippe HERTEL, Josette CLIER © DRAC Occitanie

NIMES (Gard)

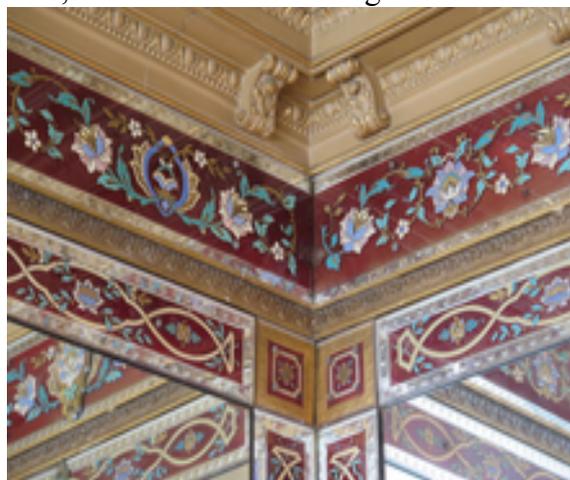
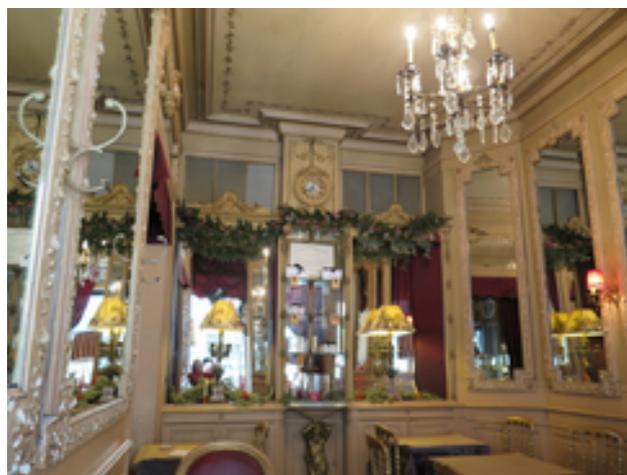
Pâtisserie Courtois, ancienne confiserie Horn-8 place du Marché

Inscription au titre des monuments historiques des deux salles décorées situées au RDC en totalité avec la devanture en bois, y compris la porte de l'immeuble, le 02/11/2017

La pâtisserie "Courtois" est logée au rez-de-chaussée d'un immeuble caractéristique d'une importante période de construction à Nîmes au milieu du XIXe siècle, mais qui ne présente pas d'intérêt patrimonial spécifique en raison de la simplicité architecturale et du nombre considérable d'exemples illustrant cette typologie.



La salle de vente et le salon de thé sont autrement intéressants : depuis leur installation à la fin du XIXe siècle (pour la nouvelle confiserie Horn), ils ont traversé toutes les décennies du siècle dernier sans subir de modification majeure, si l'on excepte la disparition des étagères du présentoir. C'est dire le niveau d'authenticité de l'ensemble de ce décor qui est parfaitement représentatif de l'aménagement et du soin accordé aux décors des boutiques de la fin du XIXe siècle. Ces décors de miroirs qui multiplient l'espace et les effets décoratifs des frises de verres émaillés, stucs et luminaires à pampilles, sont bien entendu le reflet du goût de la clientèle de cette époque. Cet ensemble est aujourd'hui dans un très bon état de conservation et contribue sans doute à asseoir la réputation actuelle de la pâtisserie "Courtois" à Nîmes. Un tel témoignage décoratif et historique est précieux qu'il s'agit ici du dernier exemple d'un commerce datant des années 1900 dans la ville de Nîmes, et un des rares de la région.



Philippe HERTEL, Josette CLIER © DRAC Occitanie

BEAUMONT et LARRESSINGLE (Gers)
Pont d'Artigue
inscription au titre des monuments historiques le 26/06/2017

Le pont d'Artigue est intégré à un tronçon des chemins de Saint-Jacques inscrit en 1998 sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, au titre de ce bien ; il ne bénéficiait d'aucune protection au titre des monuments historiques.

L'origine antique de ce pont n'est pas prouvée malgré l'existence attestée de plusieurs *villae* romaines de part et d'autre du cours de l'Osse.

Au Moyen Age, la première mention sûre de l'existence du pont ne remonte qu'à 1432. Mais, proche de Larressingle, possession dès le XI^e siècle des abbés puis évêques de Condom, il constituait un point de passage obligatoire de l'Osse sur l'un des itinéraires du chemin de Saint-Jacques ; à proximité existaient une commanderie de l'ordre de Saint-Jacques de la Foi et le prieuré fontevriste de Vopillon dont subsiste l'église romane. On peut en inférer que bien avant le XV^e siècle le franchissement de l'Osse se faisait à cet endroit, grâce à un passage à gué, un bac ou déjà un pont.

On sait que le pont était en ruines en 1723 mais en 1724 un arrêt du conseil du roi autorisa des travaux sur ce pont. À cette époque il était considéré surtout comme un élément important de communication à l'échelle locale voire régionale.

En 1888 un cliché montre que le tablier est empierré mais le parapet, très ruiné, a presque complètement disparu et deux des arches sont en partie occultées par les sédiments.



Le pont vu de l'amont -

pont en cours de restauration (nov 2016)

Le pont, qui franchit l'Osse selon une orientation sud-ouest – nord-est, présente un aspect différent des ponts médiévaux connus dans le secteur comme celui de Pavie, sans becs ni avant-becs ; il est constitué de quatre arches de dimensions et de profil différents.

À partir de la rive droite (est) se succèdent une grande arche en plein cintre d'une portée de 5,50 m, une petite arche surhaussée, une grande arche plus haute et plus large que la première (portée de 8,50 m), enjambant la partie principale du lit de la rivière, enfin à nouveau une petite arche surhaussée du côté de la rive gauche (ouest). La première arche du côté rive droite était, avant les travaux récents, en grande partie obstruée par les sédiments. Les arches, ainsi que l'ensemble du pont sont bâtis dans un moyen appareil de calcaire. Au-dessus de la structure soigneusement parementée, le tablier présente un profil sub-horizontale et non pas un dos d'âne prononcé comme cela est fréquent. On sait par l'état des réparations de 1723 que le pont était de bonne pierre, maçonnerie à chaux et à sable, mais qu'une partie était tombée et l'autre menaçait ruine. On ignore dans quelles proportions la réparation de 1724 a laissé subsister des parties plus anciennes.

Au cours de la procédure de protection le pont a connu d'importants travaux de restauration.



vue amont du pont



vue aval – photos prises avant la restauration du pont

Georges Gonsalvès © Drac Occitanie

CONDOM (Gers) - Château, commons, chapelle et parc de Fondelin inscription au titre des monuments historiques le 01/09/2017

Fief de la famille d'Ancezis, le château de Fondelin passe à la famille de Mellet en 1585. Robert de Mellet, premier consul en 1655, en est propriétaire. En 1686 est passé un marché entre Jean et Arnaud Larnaude et messire de Fondelin pour divers travaux au château. Le château passe ensuite en 1723 aux Cugnac ; Monseigneur de Cugnac, dernier évêque de Lectoure, y meurt assigné à résidence en 1800. Le château actuel semble être, au début du XIX^e siècle, le fruit d'une reconstruction au moins partielle. Cependant ses dispositions générales apparaissent déjà sur le plan du cours de la rivière de Baïze (1777) et sur le plan cadastral napoléonien de 1825.

Le parc a été dessiné par Bühler en 1856 (plan original conservé *in situ*). Sur ce plan ne figure pas la chapelle néo-gothique, qui est donc postérieure à cette date.



Vue aérienne de l'ensemble du parc et du domaine © IGN



Façade sud du château



Hal d'entrée avec cariatides de Virebent

Le château est constitué d'un corps de logis entre deux pavillons d'angle, composé d'un rez-de-chaussée, d'un étage et d'un attique, allongé sur onze travées. La façade n'est animée que par des bandeaux séparant les étages, et par la différence d'appareil entre les niveaux, celui de l'attique étant traité en bossage. Le départ de la toiture à brisis et terrasson des pavillons est souligné par une corniche ornée d'une alternance de modillons en forme de volutes et de métopes ornées d'un fleuron. On accède à l'intérieur par un grand hall, séparé de l'escalier principal par une arcature soutenue par quatre cariatides de la manufacture Virebent. Du hall, on accède vers l'arrière à une salle voûtée, vestige du château antérieur. La partie arrière du rez-de-chaussée et un sous-sol semi-enterré abritent diverses pièces de service qui ont conservé tous leurs aménagements. Au premier étage une série de pièces en enfilade ont

conservé leurs cheminées de marbre, leurs papiers peints anciens et le décor de leurs plafonds. Face au château, les communs, déjà existants sur les plans de 1777 et 1825, s'organisent autour d'une vaste cour carrée, à laquelle on accède par deux porches, au sud et au nord et autour de laquelle sont disposés écurie, grange et divers entrepôts.



Communs : façade principale avec la chapelle



cour intérieure



Plan du parc par Bühler



Façade de la chapelle

La chapelle de style néo-gothique a une façade monumentale ; en son centre, le sommet du pignon est couronné par une statue d'ange ; une statue de saint Louis sous un dais occupe le tympan, au-dessus d'une rosace qui surmonte elle-même le portail. Une nef voûtée d'ogives à deux travées précède le chœur où se trouvent des vitraux d'Emile Thibaud, verrier de Clermont-Ferrand, qui a œuvré à Paris à Sainte-Clotilde et, plus près à la cathédrale de Lectoure.

Le projet de Bühler pour le parc a été réalisé dans ses grandes lignes, à l'exception de l'étang prévu au nord-ouest du château. La répartition entre feuillus et conifères a été conservée. Dans ce secteur, un vivier, déjà porté sur le plan du cours de la rivière de Baïze et sur le cadastre napoléonien, a subsisté, à côté d'une source couverte en maçonnerie et d'un bassin circulaire. Plus à l'ouest se trouvent les ruines d'une laiterie, puis le verger, vaste rectangle entièrement clos de murs, envahi depuis le dernier tiers du XX^e siècle par les taillis. Au fond du parc, vers la Baïse, se trouve une fausse grotte, probable glacière.

Georges Gonsalvès © DRAC Occitanie

GIMONT (Gers)
chapelle Notre-Dame-de-Cahuzac
inscrite au titre des monuments historiques le 02/10/2017, avec vœu de classement

Située à la limite des diocèses de Lombez et d'Auch, la chapelle de Cahuzac est un édifice du début du XVI^e siècle, qui aurait été érigé à la suite de l'apparition à un berger, en 1513, d'une représentation de la Vierge de pitié dans un ormeau. L'existence de l'édifice est probablement antérieure. On peut relier son établissement à la fondation en 1142 de l'abbaye dite de Gimont ou de Planselve, appelée aussi dans les textes abbaye Notre-Dame de Cahuzac.

La construction de l'édifice actuel est à mettre en relation avec les travaux de l'abbé Aymeric de Bidos (1510-1556) dans son abbaye. L'église est vraisemblablement achevée en 1528.



Des chapelles latérales et rayonnantes sont ajoutées à l'extrême fin du siècle (date portée de 1596 sur un blason de marguillier). En 1585, est créée la confrérie Notre-Dame de Pitié. En 1643 Pierre Affre signe le bail à besogne pour la réalisation du retable. Saccagé à la Révolution, l'édifice est rendu au culte au début du XIX^e siècle, le pèlerinage reprend en 1859.

La chapelle présente une nef unique, soutenue par de puissants contreforts et ceinturée par des chapelles latérales et rayonnantes. Au sud-ouest, un clocher octogonal est surmonté d'une flèche reconstruite au XIX^e siècle. Les pans coupés des chapelles rayonnantes montrent une alternance de quatre assises de brique et d'une assise de pierre soigneusement appareillée en carreau. Du côté est sont sculptés les blasons des six marguilliers. Le portail s'ouvre dans la 1^{ère} travée sud au fond d'un porche voûté d'ogives et surmonté d'un gâble, dont la niche abrite sous un dais une Vierge de pitié. La porte est une composition virtuose de style flamboyant.



La nef présente une élévation à 2 niveaux : les murs gouttereaux sont percés de fenêtres lancéolées. Elle se déploie sur deux travées voûtées d'ogives quadripartites, sur lesquelles

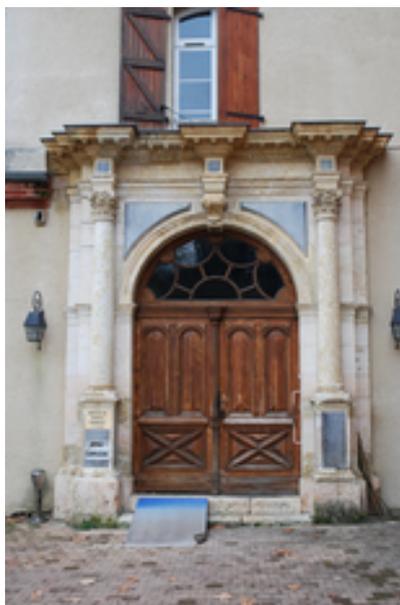
ouvrent les premières chapelles latérales. La voûte unifie l'espace sur lequel ouvrent les 2 chapelles latérales et 2 chapelles rayonnantes. La chapelle est recouverte d'un décor peint : faux appareil sur les murs, rinceaux habités sur les voûtains , alternance de fonds sombres et clairs. Ce décor semble avoir été refait au XIX^e siècle, mais l'abbé Cazauran, parle d'un décor masqué sous un badigeon en 1823, et restauré par le peintre décorateur Durand entre 1861 et 1870. L'iconographie variée et le style plaident aussi pour une attribution au XVI^e siècle.

Dans la nef et sur le côté droit du chœur sont conservés des éléments de trois verrières du XVI^e siècle représentant des sibylles, des prophètes et les saints Pierre et Paul.

Le retable, œuvre de Pierre Affre, cantonné par deux couples de colonnes cannelées et de pilastres, supportant un riche entablement, superpose l'autel, déplacé en avant, un tabernacle dans lequel est intégrée une copie de la statuette miraculeuse, et un relief grandeur nature représentant la Vierge de Pitié inscrit dans un cadre au couronnement en plein cintre. L'ensemble du retable et de l'autel est classé objet mobilier.

Faisant partie intégrante de l'immeuble, dans le fond de la nef, au-dessous d'un orgue moderne, une tribune est ornée d'une série d'arcades dans lesquelles prend place le collège apostolique, encadrant des bustes du Christ et de la Vierge. Le style de ces peintures rappelle celui du devant d'autel.

Dans la première chapelle au sud-ouest, un bas-relief en bois polychrome, datable du XVI^e siècle, représente la sibylle de Tibur montrant l'apparition de la Vierge de l'Ara Coeli à l'empereur Auguste.

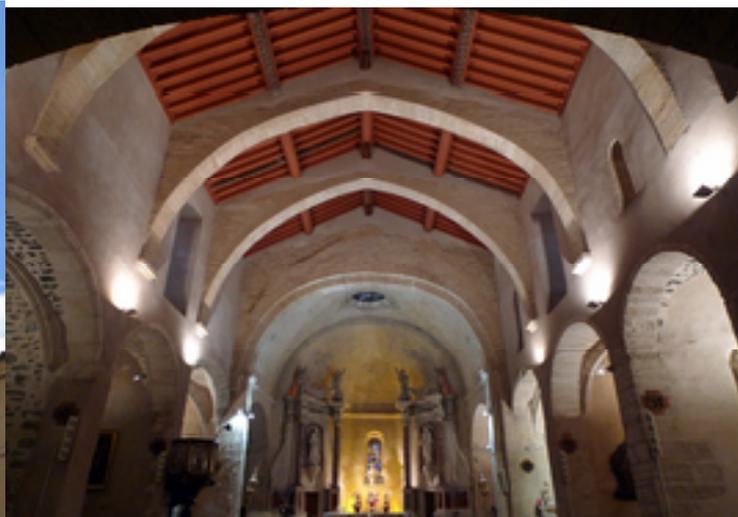


En même temps que la chapelle a été inscrit le portail de style renaissance tardive donnant accès aux bâtiments hospitaliers contigus à la chapelle.

BESSAN (Hérault)
Eglise paroissiale Saint-Pierre-aux-Liens
Inscription au titre des monuments historiques en totalité y compris son terrain
d'assiette, le 21/03/2017

Une église est citée dès 990. L'édifice actuel est située entre la 1ère enceinte médiévale et la 2e reprise au 14e s., à proximité de la porte sud du bourg. La construction existante en 1070 est alors en mauvais état et confiée à l'abbaye de Saint-Thibéry puis, en 1100, à l'abbaye de la Chaise-Dieu. Elle est alors semble-t-il reconstruite ou restaurée avant d'être reprise par Saint-Thibéry.

L'intérêt architectural de l'église était est déjà signalée par la publication de Maurice de Dainville dans ses " Monspeliensia ...l'enfance des églises romanes..." parus entre 1930 et 1940, notamment pour son abside romane répertoriée au titre des MH par l'inscription en 1963. En effet, celle-ci, de plan pentagonal, offre une composition hybride présentant des caractères des débuts de l'art roman méditerranéen -mais ici vraisemblablement plus tardifs- avec ses arcatures dites lombardes où les lésènes sont remplacées par des colonnettes engagées et chapiteaux sculptés (comme à Murviel-les-Montpellier par exemple) surmontées d'une corniche à dents d'engrenage.



L'intérêt du reste de l'édifice (à l'exception d'une grille de baie en fer forgée médiévale inscrite également) a été longtemps ignoré. Pourtant le clocher conserve sa partie basse d'origine romane (traces d'arcatures " lombardes ") bâti en moellons de basalte local. Il est intégré dans les extensions ultérieures et surélevé notamment dans la 2e moitié du 14e s. avec usage de parpaings de basalte taillé. En fait, la large nef date aussi de l'époque romane mais elle cela est rendu perceptible par le percement des murs gouttereaux effectué lors des reconstructions et agrandissements successifs réalisés à partir des périodes troublées du 14e s. (guerre de Cent ans et épidémies). Ces adjonctions se succèdent ensuite jusqu'au 17e s. et notamment après les guerres de religion et le saccage de

1587. L'ouverture des parties hautes par de grandes baies et le couvrement en 1764 par une fausse voûte d'ogives contribuent à transformer les espaces d'origine.

La restauration intérieure des années 1992-1993 nécessitée par la menace d'effondrement de la voûte, a permis de restituer la charpente d'origine conservant des éléments peints de motifs de rinceaux caractéristiques du 13e s. poutres et chevrons (comparable à ceux de l'église de Saint-Pons-de-Mauchiens) et de consoles à têtes humaines qui ont été récupérés et réemployés



Le portail au sud (remplaçant un portail roman disparu vraisemblablement placé à l'origine au sud) possède un encadrement à bossages et refends sous un lourd entablement d'ordre ionique de la 2e moitié du 17e, surmonté d'un petit fronton à volutes plus délicat.

Enfin, le chœur conserve un exceptionnel grand retable à colonnade et deux statues de saints : Pierre et un évêque (cf. Saint-Gervais-sur-Mare, ancienne cathédrale de Béziers) : la partie centrale manque ; quatre colonnes de marbre adossées à chapiteaux corinthiens encadrant deux niches abritant les statues en pieds de Saint-Pierre et d'un saint évêque, sous entablement avec frise et corniche surmontée de quatre angelots tenant une étoffe ; une volute termine la composition à chaque extrémité. La voûte a perdu ses fresques, qui étaient encore visibles au début du 20e siècle.

La chaire en marqueterie de marbres et un panneau peint (Mise au tombeau) sont classés au titre des objets mobiliers depuis 1993 ainsi que la cloche 14e s. réputée être " la plus ancienne du département ".



Yvon COMTE © DRAC Occitanie

BEZIERS (Hérault)

Hôtel de Nattes puis Delpon de Vaux -13 rue de la Citadelle

Inscription au titre des monuments historiques des façades et toitures, du vestibule circulaire, de la cour d'honneur, du grand escalier et de l'ensemble du 1er étage avec son décor du corps de bâtiment sur rue avec ses deux niveaux de galeries de verrières sur cour y compris son terrain d'assiette, le 09/05/2017

On trouve les origines de la famille de Nattes en Rouergue au 13^e s. (Bérenger de Nattes est consul de Rodez, annobli en 1369). La famille s'installe à Saint-Thibéry en 1642, à la suite de son alliance avec les Crozat de la Croix. Au 18^e s. elle a donné plusieurs militaires avec le titre de marquis. En 1759, elle s'allie aux Gayon du Bousquet, conseillers à la cour des Aides de Montpellier et se fixe à Béziers dans l'hôtel particulier qu'elle fait construire et devient une des plus importante de la ville juste avant la Révolution. Elle possède également le domaine de Nadailhan à Saint-Thibéry. En 1789, elle figure dans la noblesse de la sénéchaussée de Béziers. Pierre-Henri de Nattes, père de Pierre-Bérenger personnalité militaire et politique influente sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, dont le fils est Victor-Ferdinand de Nattes, premier directeur à vie du Musée Fabre de Montpellier de 1838 à 1882.

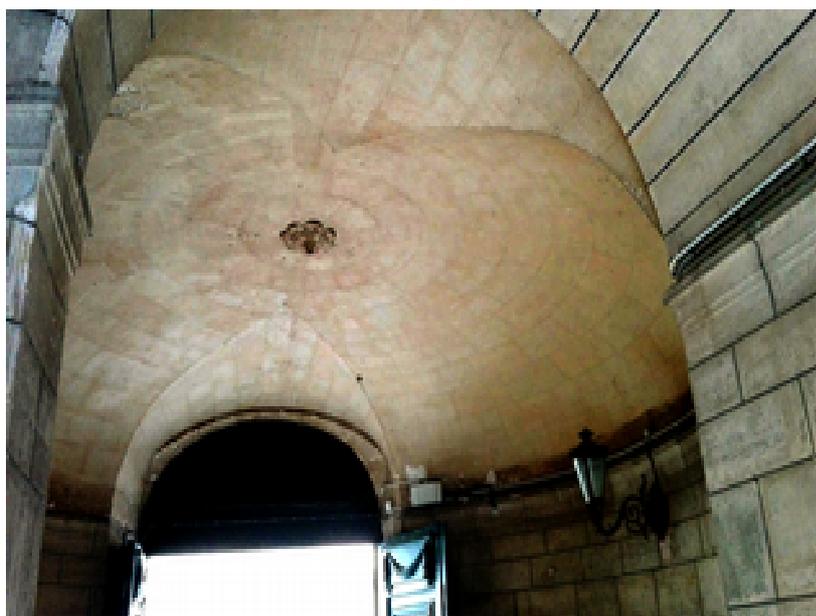


L'hôtel de Nattes est implanté sur une grande parcelle autrefois morcelée et comportant au moins un vestige de maison médiévale au nord, caractérisé par une haute colonne de pierre à chapiteau mouluré montant de fond évoquant une maison médiévale à pans de bois disparus (cf. hôtel des monnaies à Villemagne-l'Argentière et autres rares exemples à Béziers et Lodève). Il présente une implantation particulière contrainte par la forme d'un îlot en forme de proue avec sa partie ouest adossée à d'autres immeubles et donc aveugle. Au nord et à l'est, la rue de l'Ancienne Citadelle est très étroite alors qu'au sud passe l'axe est-ouest reliant la citadelle à l'Hôtel de ville, ce qui a conditionné l'implantation de l'aile principale sur ce côté. Elle abrite aux étages, les salons, chambres et antichambres largement ajourés au sud sur une façade ordonnancée sur 3 niveaux où le rez-de chaussée, élevé sur un haut soubassement, était percé autrefois d'une série d'arcades et composé d'un ensemble de lignes de bossages à refends délimités par des bandeaux d'étages et couronné d'une corniche sur modillons (le dessin d'origine est connu par l'état des lieux de 1896).

Les ouvertures des étages possèdent des cadres moulurés et sont ornées de gardes-corps en élégante ferronnerie. La façade est axée sur le portail qui ouvre sur un porche-vestibule circulaire donnant accès à la cour. Ce dispositif de porche circulaire est à rapprocher de celui de l'hôtel Pommier Layrargues à Montpellier ou à l'hôtel Séguier à Nîmes : il est couvert d'une coupole à voûte surbaissée en pierre de taille. Il est doté de deux loges latérales. La grande cage d'escalier s'ouvre à gauche dans l'aile ouest. Un escalier de service se loge entre les ailes ouest et nord. Des bâtiments annexes et les écuries occupent l'arrière de l'hôtel au nord, en partie détruit et remaniées à la suite de l'alignement imposé par la voirie.

La grande cage d'escalier est à noyau ouvert délimité par une remarquable ferronnerie, à enroulement, rehaussée à l'or fin sur ses parties ouvragées. Les murs étaient à l'origine ornés d'un décor peint révélé par la récente découverte d'un grand cartouche de grisaille en trompe l'œil couvrant plusieurs mètres carrés. D'autres décors restent à dégager (quelques dessins et graffiti apparaissent également) sous les tentures en tapisseries à fleur de lys installées lors du réaménagement confié à Léopold Carlier par le nouveau propriétaire en 1896, le royaliste Charles Victor Fulcrand Delpon de Vaux (Clermont-l'Hérault 1852-Béziers 1937), personnalité influente dans le monde de la viticulture et de l'industrie drapière, membre de la société archéologique locale.

Léopold Carlier crée au rez-de-chaussée deux grandes boutiques, entraînant la suppression des arcades de part et d'autre de la travée d'entrée, donnant à l'immeuble une nouvelle affectation marchande. Tout le premier étage noble dans l'aile sud est transformé au goût éclectique, avec notamment la création de deux galeries de verrières superposées ainsi qu'une large baie rectangulaire dans le bureau sur la façade est (style japonisant), somptueusement décorées de vitraux colorés. Outre les cheminées dessinées par Léopold Carlier, l'hôtel conserve dans beaucoup de ses pièces d'autres cheminées de la fin du 18^e ou début 19^e s. (dont une à trumeau de glace), des boiseries d'encadrement de porte et des menuiseries à petits bois 18^e (aile nord donnant sur l'arrière de l'hôtel) ainsi qu'un sol en parquet de Versailles retrouvé sous les tomettes modernes. La qualité du décor intérieur est remarquable, L. Carlier s'adresse aux meilleurs artisans et fournisseurs, tant pour les sols de mosaïque de marbre, les lambris, les plafonds peints ou ornés de gypseries ou la serrurerie.



Yvon COMTE © DRAC Occitanie en collaboration avec F. Mazeran

BEZIERS (Hérault)
Maison Jean Moulin - 6, rue d'Alsace
Inscription au titre des monuments historiques de l'appartement du 3e étage gauche
(sud) ainsi que les façades et les toitures de l'immeuble, le 02/10/ 2017

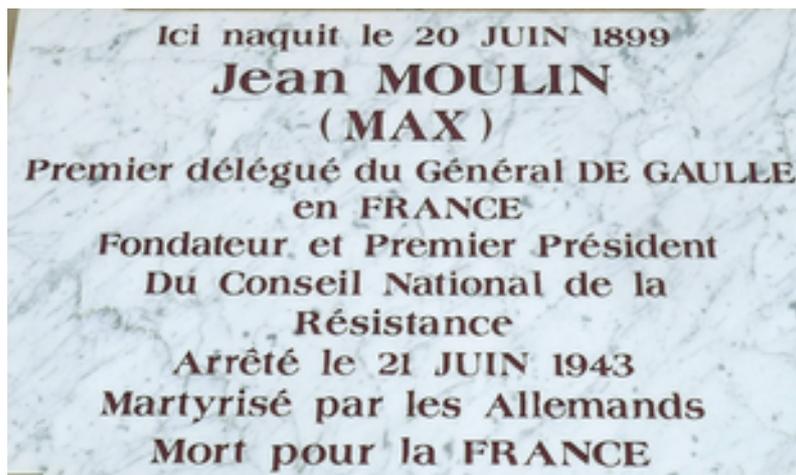
Jean Pierre Moulin (Béziers 20 juin 1899-Lorraine 8 juillet 1943) est né dans l'appartement de ses parents, au 3e étage de l'immeuble sis 6 rue d'Alsace à Béziers, face à l'ancien Champ de Mars (place du 14 Juillet) dans le faubourg récemment urbanisé au nord-est de la ville. Il fait ses études secondaires au lycée Henri IV de Béziers puis s'inscrit à la faculté de droit de Montpellier en 1917. Il y demeure alors dans l'hôtel Rey, 21 Grand'Rue, devenue Grand'Rue Jean-Moulin où une plaque commémorative est placée. Il est nommé attaché au cabinet du Préfet de l'Hérault ; mobilisé en 1918, il reprend son poste en 1919 et fait une brillante carrière à la préfectorale jusqu'en 1940, avec l'appui d'abord de son père Antoine Emile Moulin, conseiller général radical-socialiste, professeur d'histoire-géographie puis de ses amis dont Pierre Cot, ministre de l'Air (1933-1938).

Lors du désastre de juin 1940, il est un des rares préfets à rester à son poste en Eure-et-Loir (pavillon de la conciergerie de l'Hôtel-Dieu de Chartres). Lorsque la Wehrmacht tente de lui faire accuser l'Armée française de massacres de civils, il refuse et il est passé à tabac et préfère se trancher la gorge plutôt que de céder. Sauvé, il reprend ses fonctions avant d'être révoqué pour refus d'obéissance à des ordres indignes. Le gouvernement de Vichy le juge trop proche du Front populaire ; en 1942, il refuse un poste que lui propose Laval. Entré alors en résistance, il regagne le berceau familial à Saint-Andiol (Bouches-du-Rhône) puis Marseille d'où il prépare son départ pour rencontrer le Général de Gaulle à Londres.

Il parvient à réaliser la mission confiée par le chef de la France libre, imposant l'union de l'ensemble des composantes de la Résistance dans le Conseil de la Résistance. Arrêté en 1943 sur dénonciation, il est torturé par la Gestapo à Calluire-Cuire près de Lyon (villa mémorial du Dr Dugoujon, IMH) ; il serait mort aux alentours de Metz dans le train qui le transportait en Allemagne.



L'immeuble de rapport (édifié par un certain Pierre-Louis Cadelard sur les plans de l'architecte Jumeau) est de type haussmannien : son aspect et son décor éclectique sont caractéristiques de la 2e moitié du 19e s. ; il forme avec ses voisins un ensemble cohérent mais il ne présente aucun caractère patrimonial particulier. L'appartement est vaste (près de 200m²) mais sans luxe : il a conservé ses dispositions avec des éléments de décors d'origine : sol de carreaux-ciment, rosaces de plafonds, cheminées de marbre, ferronneries de balcons et menuiseries (sauf cuisine, salle-de-bain, W.C., papiers peints et peintures refaits par les locataires successifs). La famille Moulin avait quitté l'appartement biterrois depuis 1937.



Dès 1946, lors des commémorations de la mort de Jean Moulin, une plaque a été apposée sur la façade. A Béziers également, un monument lui est dédié parmi les grands Biterrois célébrés dans le jardin du Plateau des Poètes (Cl MH) et une statue lui est élevée sur le mur des fusillés, face à sa demeure. La ville souhaite créer là un espace présentant ses passions, sa jeunesse et son œuvre car elle possède la quasi-totalité de ses œuvres graphiques, signées Romanin, ainsi que sa collection privée léguée par sa sœur Laure. L'immeuble a été acquis par la ville qui l'a revendu à un promoteur avec clause de préservation et de valorisation de cet espace muséal après réhabilitation. Une première tranche a permis l'aménagement d'un local d'exposition au rez-de-chaussée. C'est l'association des " Amis de la maison de Jean Moulin " qui demande la protection au titre des monuments historiques.



Par ailleurs de très nombreux autres lieux commémorent sa mémoire dans la France entière. Ses " cendres " (cénotaphe) sont officiellement transférées au Panthéon en 1964 lors d'une mémorable cérémonie en présence du Général de Gaulle au cours de laquelle André Malraux prononce son fameux discours, en l'honneur de toutes les Résistances.

Yvon COMTE © DRAC Occitanie

MARGON (Hérault)

Château de Margon

Classement au titre des monuments historiques du château en totalité avec sa cour d'honneur ainsi que l'ensemble des escaliers et terrasses descendant vers le parc, à l'exception du jardin et du parc et des adjonctions accolées à l'aile est, le 22/02/2017

Le château de Margon, inscrit parmi les monuments historiques par arrêté du 1er février 1937, est un édifice important qui illustre l'évolution de la construction noble en Languedoc depuis le 13e siècle. Il est à ce titre le témoin d'une baronnie relevant du roi de France depuis le début du 13e siècle, ce qui est une particularité pour le Languedoc (le premier hommage du seigneur local au roi est daté de 1221). Les différentes étapes de la construction, son agrandissement et embellissement à la Renaissance, puis à l'âge classique et au début du 20e siècle sont autant de bornes chronologiques matérialisées par les fenêtres à meneaux, les arcs en accolade, les plafonds à la française et les peintures murales tout à fait exceptionnelles que l'édifice renferme et dévoile au gré de la visite, sans en oublier l'intéressant mobilier et les instruments de musique.

A titre d'exemple, notons les graffitis des prisonniers du 17e siècle, témoignant de la phase terminale des conflits religieux ayant secoué la région, ou encore les impacts plus destructeurs et irréversibles de la Révolution. Ces derniers ont motivé les interventions des années 1910 visant à la restitution des parties supérieures, interventions qui sont devenues elles-mêmes une étape de l'évolution historique du lieu et qui doivent être considérées désormais comme une couche supplémentaire de la stratigraphie patrimoniale du monument, en dépit -et peut-être à cause- de leur caractère interprétatif.



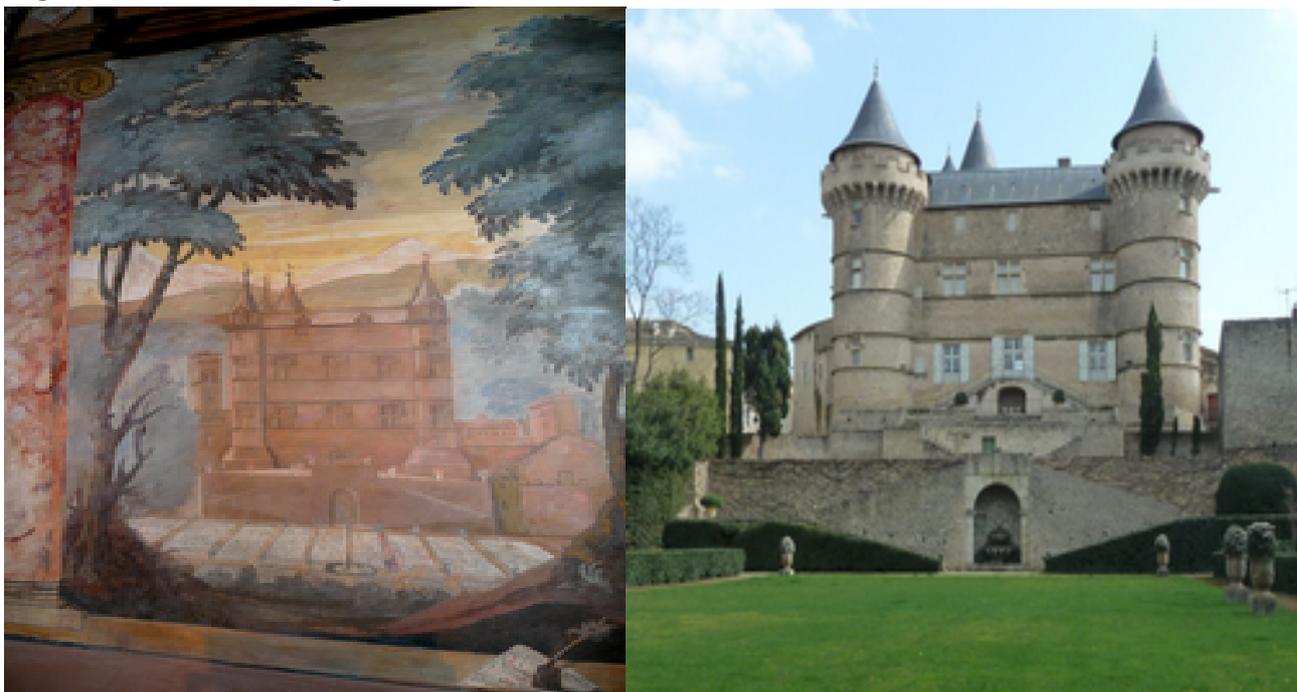
Peu de châteaux du Languedoc illustrent de façon aussi nette et tangible les événements et ruptures de l'histoire locale et nationale. Ainsi, les peintures de la chambre des Reines (dont il n'est pas besoin de souligner le caractère véritablement exceptionnel et unique sur le plan régional, caractère que documente parfaitement le dossier de protection) manifestent un souci d'inscription dans le vaste et prestigieux destin de la monarchie française et européenne, comme elles illustrent le recours aux références littéraires d'une époque très fortement marquée par le rapport à la littérature antique et la mythologie (Ovide, Sénèque, le mythe de

Phaëton...). Les peintures du 18e siècle sont à rapporter au contraire à un regard plus “ introspectif ”, peut-être plus “ narcissique ”, qui se plaît à exalter le charme du lieu de vie lui-même, avec le “ portrait ” du château installé dans son cadre idyllique.

De plus, il faut noter le rapport inédit de ce château à son environnement. Sa disposition, très traditionnelle pour la région, de forteresse située sur la colline au parcellaire urbain extrêmement serré, centre et raison d’être de ce système méridional des “ circulades ”, en fait un château intimement lié à l’emprise bâtie dont il est indissociable, situation renforcée par la présence des maisons construites contre ses murs extérieurs sud et est. Or, en vertu d’un étonnant paradoxe, il bénéficie d’un rapport non moins étroit avec la nature et le paysage végétal environnant. Cette situation est due à son propriétaire du 17e siècle, Plantavit de la Pauze, qui décide d’unir le jardin, en contrebas de la façade nord-ouest, par des terrasses desservies par des escaliers. La concrétisation de ce système se fera au 18e siècle, grâce à la construction des arcades de soutènement permettent d’enjamber la “ circulade ” (voie toujours utilisée aujourd’hui !) et les remarquables degrés à double volées divergentes et leurs terrasses qui permettent au regard de s’étendre sur le parc, dont la patiente et intéressante restitution récente s’inspire du projet initial de Plantavit de la Pauze.

La restitution/création du jardin, mais aussi les travaux continus effectués par le propriétaire, descendant direct de Le Moine de Margon qui acquit le bien en 1719, ont permis à ce monument de maintenir sa signification historique, de mettre en valeur les richesses patrimoniales du monument et d’en transmettre tous les éléments. Les derniers travaux, engagés depuis 2011 pour la restitution des chemins de ronde des deux tours nord-est et nord-ouest, peuvent présenter des choix déontologiques hardis, mais qui restent étayés par les gravures connues.

Le château de Margon est un édifice qui réunit un intérêt patrimonial et historique évident à une spécificité architecturale, décorative et environnementale qui en fait un unicum pour notre région et lui confère une personnalité monumentale hors du commun.



Yvon COMTE, Philippe HERTEL © DRAC Occitanie

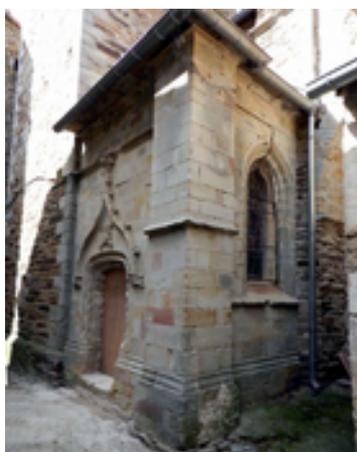
SAINT-GERVAIS-SUR-MARE (Hérault)

Eglise paroissiale Saint-Gervais et Saint-Protais Inscription au titre des monuments historiques en totalité y compris son terrain d'assiette, le 21/03/2017

Saint-Gervais-sur-Mare est situé à la limite nord-ouest du département de l'Hérault (parc naturel régional du haut-Languedoc, zone de moyenne montagne, aux pieds des monts de Lacaune, de l'Espinousse et du massif du Caroux). La commune possède un monument historique : les « ruines du prieuré de Nayran » (inscrit MH 1928), au cœur des vestiges d'un ancien castrum dominant la vallée de la Mare. Au Moyen-âge trois églises étaient inféodées à Saint-Gervais qui comportait de nombreux hameaux avec Saint-Pierre-de-Neyran, Saint-Maurice-de-Rongas et Sainte-Marie de-Maurian.

Historiquement rattachée au diocèse d'Albi puis de Castres en 1317 mais aussi à la sénéchaussée de Béziers, la commune dépendait du Tarn lors de la création des départements. L'église est citée dans le testament du comte Manfred de Narbonne en 966. La cure est réunie au début du 12^e s. à l'abbaye de Villemagne l'Argentière, toute proche, mais est l'objet d'un violent conflit entre abbés et évêques. L'édifice actuel est situé au centre de l'enceinte du bourg médiéval au pied de l'ancien château seigneurial établi au sud du confluent de la Mare et de deux ruisseaux le long desquels l'extension des faubourgs s'est faite plus tard au nord et à l'ouest. La construction d'origine romane s'est prolongée jusqu'au 13^e s. Le clocher commandé par Guy de Boussagues, moine de Villemagne et prieur de Saint-Gervais est daté de 1288 par une dalle scellée sur sa base. Il est bien lié par son niveau bas avec l'appareil roman mais sans doute reconstruit pour les 2 étages de chambres de cloches (baies jumelles en plein-cintre, comparables à celles de Nayran et Villemagne) ; les chaînages d'angle de la tour sont en grès taillé, l'appareil des murs est en schiste découpé sur place plus rustique ; il est encore couvert en lauzes.

L'ensemble a subi plusieurs destructions et reconstructions notamment après l'incendie de 1567 lors des guerres de religion. Les élévations sont en partie reprises à partir de 1600 (cf. dalle gravée) puis des chapelles latérales formant transept sont ajoutées ainsi que la sacristie. La nef unique est à trois travées voûtées d'un berceau en arc brisé sur simples doubleaux (repris aux 17^e et 19^e s., agrandissement vers 1860) mais l'essentiel des murs médiévaux est conservé sous les enduits : les murs gouttereaux romans présentent des demi-colonnes engagées jumelées, à chapiteaux sculptés de motifs rustiques, comme à Saint-Pierre-de-Rhèdes à Lamalou et Saint-Hippolyte de Loupian (classé MH).



La chapelle funéraire de Pierre, dit Tristan Guilhem II, grand sénéchal de France, seigneur de Clermont Lodève et de Saint-Gervais et Vicomte de Nébozon, mort en 1498, est de style gothique tardif. Elle a été ajoutée dans l'angle formé par la face est du clocher et le mur sud de la nef. La construction est en grès gris à grain fin et s'éclaire d'une baie à l'est, à simple lancette à encadrement mouluré de cavets. Le portail est surmonté d'un gable en accolade (avec gros bourgeons rabattus sur les rampants et fleurons ; les corbeaux figurent un animal fantastique mi-serpent mi-oiseau et un cerf). Il abrite un écu soutenu par un

ange, sur un encadrement étoilé très découpé et orné de motifs végétaux : parti avec les armes du seigneur et de son épouse Catherine d'Amboise. La chapelle est couverte d'une voûte à liernes et tiercerons et clé centrale ornée du trigramme IHS en belles onciales gothiques ; les clés périphériques s'ornent des symboles des quatre Évangélistes (tétramorphe). On a peu d'exemples de ce style dans le département : cf. Chapelle sud de l'église de Murviel-les-Béziers (I MH) ; Chapelle Saint-Fulcran de l'ancienne cathédrale de Lodève (I MH).



Le chœur profond est à chevet plat, voûté en berceau plein-cintre. Il contient l'autel majeur avec son grand retable à colonnade et gloire céleste rayonnante des saints Gervais et Protais, en staff rocaille du 18^e s. dominée par la croix, au travers d'une exubérance d'anges et de nuées qui voilent la demeure divine, la manne tombant en pluie sous forme d'hosties. L'ensemble est « refait à neuf » entre 1803 et 1807-1808 (procès contre le stucateur Gavanon du Tarn) à la période de prospérité qu'amène l'exploitation locale du charbon. On peut comparer cette étonnante composition à quelques rares exemples locaux comme celle de Saint-Nazaire à Béziers due à Alexis Poitevin (1764-1816). A l'arrière sont peints, à gauche, la Vierge et, à droite, l'ange tenant la palme du martyr. La voûte est ornée de peintures murales dues à Jacques Pauthe (1809-1889), connu pour les décors peints de l'église de Villeneuve, de la chapelle Saint-Fulcran de la cathédrale de Lodève, e la collégiale Saint-Rémi de Lautrec (Tarn) et surtout de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste de Perpignan.

L'église abrite 12 objets protégés MH ; l'orgue est signé Théodore Puget (1840) ; il possède des jeux en plomb du 17^e s. et présente un buffet néoclassique.

La façade avec son portail principal sous gable néo-gothique date du 19^e s. Les restaurations récentes datent de 2015.



CASSAGNES (Lot)

Église Saint-Julien-de-Brioude

Inscription au titre des monuments historiques, le 19/11/2017



Le village de Cassagnes est situé dans la partie sud du Quercy. Son église, construite entre la fin du XI^e siècle et le premier quart du XII^e siècle, était à l'origine consacrée à Notre-Dame-de-l'Assomption. Elle se compose d'une nef unique, d'un chœur formé d'une abside semi-circulaire précédée d'une travée droite, et au sud d'une chapelle joutée par la sacristie. Un second portail a été mis en place sur la façade occidentale vers la fin du XIII^e ou le début du XIV^e siècle. Entre 1898 et 1908, l'édifice a fait l'objet d'importants travaux conduits par l'architecte départemental du Lot, Jean-Gabriel-

Achille Rodolosse, puis par l'architecte cadurcien Edmond Fournier (l'abside est en particulier surélevée, sans doute pour contrebuter le nouveau clocher).

L'église prend alors le vocable de Saint-Julien-de-Brioude. Bien que très remaniée, elle se distingue par un important ensemble de sculptures du XII^e siècle se répartissant entre le portail sud, le chœur et le couronnement primitif de l'abside.

Le portail sud, logé dans une triple voussure, est orné de deux chapiteaux : l'un figure trois oiseaux hauts sur pattes, la tête tournée vers l'arrière (motif que l'on retrouve sur l'un des chapiteaux du chœur de Saint-Hilarion de Duravel), l'autre offre un décor plus rudimentaire de lignes et de feuilles d'eau stylisées. Son intérêt a été reconnu par l'une des toutes premières inscriptions au titre des monuments historiques réalisées au plan national, le 5 octobre 1925.

La corniche soulignant à l'origine la toiture de l'abside est soutenue par 23 modillons séparés par des métopes perforées, particularité que l'on retrouve sur une vingtaine d'églises du Lot et du Lot-et-Garonne, notamment celles, voisines, de Notre-Dame de Pestilhac et Saint-Hilarion de Duravel (absidiole sud), ainsi que l'église de Monsempron dans le Lot-et-Garonne. Ce dispositif particulier – une dalle sur chant percée d'un trou rond disposée entre deux modillons – avait peut-être une fonction de nichoir.

Six des modillons de l'abside sont simplement épannelés ; les 17 autres sont sculptés en ronde-bosse, en méplat ou en bas-relief de motifs d'une grande variété (billettes, copeaux, roue solaire, cordon torsadé, feuilles, pommes de pin, boules, têtes humaines et animales, oiseau) offrant une parenté stylistique avec ceux des églises de Duravel, Pestilhac et Cuzorn.





Le chœur comporte six chapiteaux sculptés. Le seul non historié – orné de palmettes et de masques – est placé à la retombée nord de l’arc triomphal ; en face est représentée l’Adoration des Mages. Le chapiteau nord de l’arc doubleau évoque la résurrection du fils de la veuve de la ville de Naïm ; les Saintes Femmes au tombeau du Christ lui font pendant. De part et d’autre de la baie axiale sont figurés l’agneau de Dieu dans un médaillon tenu par deux anges et saint Michel terrassant le dragon. Ils présentent une grande qualité plastique et spirituelle (agneau de Dieu voisinant avec saint Michel terrassant le démon), ainsi qu’une iconographie peu fréquente (résurrection du fils de la veuve de Naïm).



L’intérêt et l’homogénéité de ce décor ont plaidé pour une extension de la protection au titre des monuments historiques à l’ensemble de l’église. L’inscription du 19 septembre 2017 répond en outre à la volonté réitérée dans la directive nationale d’orientation de 2013-2015 de « poursuite de la révision des protections juridiques anciennes pour les meubles et les immeubles ».

BANASSAC-CANILHAC (Lozère)
Église paroissiale Saint-Vincent de Canilhac
Inscription en totalité au titre des monuments historiques, le 21/03/2017



Cette église est considérée, à la suite de Raymond Daucet, comme l'ancienne chapelle castrale située non loin du donjon dont la protection a été refusée par la délégation.

Cependant, la présence de l'enclos du cimetière au devant et à l'arrière de l'église pourrait être la trace d'un ancien " cercle de paix " ou cercle ecclésial et dans ce cas, l'ensemble serait antérieur au donjon que nous voyons actuellement mais daterait d'une première construction, vers l'an 1000.

En effet, de Castellago est cité dès 1036 dans le cartulaire d'Aniane mais les fouilles d'Anne Tremolet de Villers en 1992-93 ont révélé une occupation gallo-romaine et des tombes chrétiennes des 5^e-7^e s.

Situé sur un axe allant vers le Rouergue, Canilhac était au Moyen Age le siège de l'une des huit baronnies du Gévaudan ; le château s'élève sur un éperon en bordure du causse de Sauveterre et domine une vaste région de la vallée du Lot à l'Aubrac. Ce fief qui s'étendait jusqu'en Rouergue dépendait au 11^e du roi d'Aragon dont les biens furent confisqués au 13^e par le roi de France. Cependant, la seigneurie épiscopale s'étendait de Mende à Chanac (castrum du Villard) et suite à l'acte de paréage de 1307, tous les barons du Gévaudan prêterent hommage à l'évêque.

La chapelle nord avec son enfeu a été ajoutée à l'époque gothique puis les bas-côtés à l'époque moderne; l'église a souffert des guerres de religion et a dû être réparée au début du 17

A l'intérieur, la nef de trois travées est voûtée en berceau mais les arcs doubleaux ont été arrachés, ils retombaient sur de gros piliers ; les murs, ornés d'arcades en plein cintre, ont été percés d'ouvertures vers les bas-côtés ajoutés à l'époque moderne.

Ouverte sur le transept, l'absidiole sud, de forme polygonale, témoigne d'une construction soignée : elle est voûtée en cul-de-four ; les arcades en plein cintre décorant les pans de l'absidiole reposent sur des colonnettes avec chapiteaux ornés de larges feuilles très simples et leur tailloir est décoré de motifs géométriques. L'ensemble est construit en grès rouge.

Le chœur carré pourrait dater du premier bâtiment : il est construit en moellons et décroûté, mais la baie axiale, étroite et évasée vers l'intérieur, est ornée d'une arcade reposant sur le même type de colonnettes. Celles-ci, sur stylobate très simple, ont des chapiteaux ornés d'animaux affrontés (lions ?) dont les têtes sont figurées sur l'angle du chapiteau ; leurs tailloirs sont sculptés de motifs géométriques. Le sol de la nef a conservé ses dalles anciennes.



L'église, propriété de la commune, a fait l'objet de restaurations en 2000 ; cependant, la vente du presbytère voisin est dommageable car le mur sud et le chevet ne sont plus directement visibles et une partie de l'enclos est privatisé.

Son ancienneté, la qualité de son architecture et son inscription dans le paysage rural ont permis l'inscription au titre des MH de l'église en totalité avec les deux parcelles de l'enclos, trace d'un ancien cercle de paix ou cercle ecclésial car en Lozère, seule l'église de St Etienne Vallée Française garde les vestiges d'un tel cercle.

GORGES-DU-TARN-CAUSSES (Lozère)
Église paroissiale Notre-Dame de Quézac
Inscription en totalité au titre des monuments historiques, le 21/03/2017
Porche classé au titre des monuments historiques, le 28 /1/1930



Quézac, situé dans une boucle du Tarn est un village rue, accessible par un pont classé en 1931. Selon la légende, une statue miraculeuse de la Vierge aurait été découverte, au début du 11e siècle, ce qui a engendré un pèlerinage important. Une première église aurait été bâtie à cette époque mais le document le plus ancien mentionnant ce bâtiment date de 1365, fondation par Urbain V d'une collégiale de 8 chanoines.

De l'église du 15e siècle, il subsiste le porche sud. Après les guerres de Religion, d'importants travaux sont réalisés de 1590 à 1643 avec appel en 1603 à Pierre Levesville chargé de la reconstruction de la cathédrale de Mende.

Fin 18e, les travaux concernent la travée ouest avec la tribune et l'achat du maître-autel en marbre polychrome, placé aujourd'hui dans la chapelle St Antoine et inscrit au titre des objets.

Le clocher a été réparé en 1843 puis en 1931 par Hippolyte Henri Jean, architecte de Mende. La flèche en béton et les créneaux alors installés ont été enlevés lors des travaux de 1990.

A la fin du 19e et début 20e, le pèlerinage et les fêtes de la Vierge connaissent une nouvelle ferveur : l'intérieur est repeint avec des faux-joints (sur un modèle ancien retrouvé derrière le retable de St Joseph), les autels sont en marbre blanc. Les boiseries du chœur sont signées Valgalier Jean curé, 1900, Belard ébéniste Ispagnac, la chaire est signée du même ébéniste en 1903. Les verrières du chœur ne sont pas signées mais deux autres sont signées H. Moulenc Toulouse, 1934 et une de la même année est signée H. Moulenc Saint Blancat.

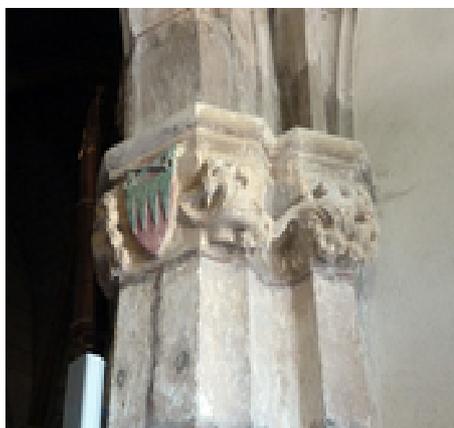
Le chevet et la partie sud sont construits en pierres assisées de calcaire blond mais la travée ouest de la nef, les murs des chapelles nord et le clocher (repris au 17e) sont en moellons enduits. Elle est couverte en ardoise sauf le clocher qui est recouvert de tuiles depuis les travaux de 1990. Les ouvertures ont été reprises ainsi que les remplages des verrières sauf ceux de la baie de la 1e chapelle nord.

La partie la plus remarquable est le porche couvert d'une voûte à nervures toriques, avec à la clef les armoiries du pape Urbain V coiffées de la tiare pontificale. Les armoiries situées à l'extérieur, deux au sud et une à l'est (armes royales) sont aujourd'hui très mutilées. Les deux piles prismatiques permettent de le dater de la fin du 14e siècle.

A l'intérieur, nef et chapelles sont voûtées d'ogives ; les reprises du 17e ont été importantes mais ont été faites "à la manière gothique" avec le blason du pape Urbain V qui se retrouve sur les clefs et sur le chapiteau du 1er pilier (surmonté des clefs de St Pierre). Il reste quelques éléments gothiques d'origine : des culots sculptés, l'enfeu dans la 1e chapelle sud, un lavabo dans la chapelle St Joseph et une niche liturgique dans celle du Sacré-Cœur avec ses remplages trilobés ; la plupart des chapiteaux des piles ornés de feuillage (mais repris au 17e).

L'ensemble des murs a été rejointoyé au ciment et repeint avec un faux carroyage en filets rouges mais un pan de mur vient d'être retrouvé et restauré derrière le retable de la chapelle St Joseph. Ce décor de fausses pierres cernées par un double trait de couleur noire figurant les joints peints en ocre est maintenant occulté par la remise en place, après restauration, du retable du 19e mais il montre que l'église devait être entièrement peinte aux 17e et 18e. Dans le chœur, le décor de faux-joints a été enlevé et l'ensemble est aujourd'hui peint en jaune clair mais l'opération n'a pu apporter aucune information sur un possible décor antérieur.

Cette église témoigne encore de l'importance du pèlerinage marial et de la construction gothique malgré les reconstructions du 17e , les reprises du 19e et les joints au ciment de l'intérieur. L'influence du pape Urbain V a été déterminante dans l'introduction de l'art gothique en Gévaudan et peu de bâtiments en témoignent, mise à part la cathédrale de Mende, cette église, la collégiale de Bédoues et le portail de l'église de Saint-Germain-de-Calberte.



ARAGNOUET (Hautes-Pyrénées)
église Saint-Pierre-aux-Liens d'Eget
inscription partielle de l'abside le 14/09/2017



L'église Saint-Pierre-aux-liens d'Eget, paroisse de la commune d'Aragnouet, dépendait de l'évêché de Comminges. Plus en amont dans la vallée, se trouve l'établissement des Hospitaliers du Plan d'Aragnouet, établi au pied d'un col menant en Aragon, et étape sur le chemin de Saint-Jacques. L'église a connu au moins une restauration partielle dans les années 1830. Un des médaillons encadrant la porte d'entrée porte en effet la date de 1833 accompagnant les noms du maire et de son premier adjoint.

Son état actuel remonte à 1962 : l'architecte départemental Jean Martin fait abattre les deux murs intérieurs qui divisaient l'espace en nef et collatéraux ; une charpente apparente couvre alors l'espace ainsi unifié.

L'église, implantée à l'extrémité sud-est du hameau, au-dessus de la vallée, est précédée d'un clocher-porche. Les ouvertures sont rares : deux fenêtres au mur sud de la nef, à l'abside la fenêtre axiale, réouverte lors de la dépose du retable, ainsi qu'une fenêtre latérale. L'espace intérieur est unifié sous une charpente apparente.

En 2016, la dépose du retable classé objet mobilier a amené la découverte dans l'abside d'un décor peint d'époque romane recouvert partiellement par un décor plus tardif (XV^e siècle).

Deux scènes sont conservées presque intégralement : du côté gauche, une Nativité avec saint Joseph, du côté droit l'Annonce aux bergers.

De la scène de la nativité sont encore visibles la Vierge allongée sur son lit et saint Joseph. Un peu au-dessus de la Vierge est représenté l'enfant Jésus, emmailloté, encadré de l'âne et du bœuf. Le bleu et le rouge dominent dans cette représentation. À droite, saint Joseph, couvert d'une coiffe à côtes, d'aspect oriental, est vêtu d'une robe ocre et d'un manteau rouge aux plis cassants.



De l'autre côté de la fenêtre axiale, est représentée l'Annonce aux bergers : au sommet de la composition plane, l'ange messenger porte un vêtement ocre dont les parements présentent le même bleu que celui présent dans la scène de la Nativité. Le ciel est symbolisé par une série de lignes ondées dont l'ange semble surgir. La composition est étagée en degrés descendants vers la droite, évoquant l'image d'un versant de colline. À gauche, un berger, jouant du hautbois, est situé au point le plus haut, un autre berger, de trois-quarts, avec son bâton renversé dans la main gauche et sa flûte de Pan, lève les yeux vers l'ange. Plus bas encore vers la droite, le troupeau de moutons. Au milieu est représenté un chien. Postérieurement à la protection, la scène a été complètement dégagée, avec notamment l'apparition d'un troisième berger et la mise en évidence d'un arbre de vie comme pivot de la composition



De part et d'autre de la fenêtre d'axe sont représentés de part et d'autre des personnages masculins qui évoquent plus une scène profane (lutteurs ou jongleurs) qu'une représentation religieuse.



Sur le côté gauche de l'abside a subsisté un fragment d'un décor plus récent, attribuable au XV^e siècle : la partie droite de la balance de la pesée des âmes tenue par la main de saint Michel avec, en dessous, l'inscription MAL.

La découverte d'Aragnouet vient enrichir le corpus jusque là très limité des peintures murales d'époque romane dans les Pyrénées centrales.



Perpignan (Pyrénées-Orientales) ancien hôtel Pams, 18 rue Emile-Zola

inscription au titre des monuments historiques (les façades et toitures de l'ensemble de l'hôtel, ainsi que les pièces suivantes : au rez-de-chaussé : entrée, salle d'attente et cabinet situés à droite, au 1^{er} étage : grand et petit salon sur rue (salon jaune et salon vert), salle à manger (bureau du maire), atrium (vestibule vitré donnant accès au jardin), grand hall ou bureau de Jules Pams, pièce reliant ce bureau à la halle métallique, halle métallique couverte d'une verrière (ancienne usine), au 2^e étage : salon jaune), le 2 novembre 2017

L'hôtel Pams est un des édifices marquants de Perpignan pour le XIX^e siècle. Symbole de la réussite de la famille Bardou grâce à l'industrie du papier à cigarettes JOB, il a été aménagé dans des bâtiments préexistants et entièrement restructurés et décorés entre 1892 et 1897, lorsque Jeanne la fille de Pierre Bardou-Job en hérite à la mort de son père.

C'est son époux Jules Pams (1852-1930) qui fait appel à un architecte montpelliérain alors fort en vue, Léopold Carlier. La personnalité de Jules Pams, avocat, député, ministre de l'agriculture puis ministre de l'intérieur explique le faste déployé dans cette demeure, lieu de réception et de prestige. Cet amateur d'art, ami d'artistes comme Paul Gervais, Raymond Sudre ou Gustave Violet, visite chaque année le Salon, commande des œuvres pour son propre compte et en fait acheter par le musée des Beaux-Arts dont il est membre de la commission d'acquisition.

L'hôtel se trouve au cœur de la ville, dans le quartier Saint-Sauveur. Pierre Bardou y a acquis entre 1850 et 1870 plusieurs immeubles, où sont installés ses ateliers de façonnage de papier. Au 18 rue Saint-Sauveur (actuellement rue Emile Zola) il installe à la fois son habitation et son usine. En 1872, de l'immeuble existant il ne conserve que le 1^{er} étage et fait reconstruire entièrement les 2^e et 3^e étages pour y installer des ateliers, en 1873 il construit à l'arrière une grande halle métallique pour l'usine. La façade sur la rue Emile-Zola est très sobre, elle se compose de 8 travées de fenêtres sur 4 niveaux, sans présenter de richesse particulière, la porte d'entrée et les balcons sont marqués JOB et des décors de terre cuite au nom de la marque ornent les fenêtres des derniers étages. La façade latérale sur la rue Côte Saint-Sauveur a été remaniée avec des percements modernes mais présente également une extrême simplicité, Bardou y a fait ouvrir une entrée au niveau du jardin. A l'arrière, rue de la Lune, la façade est aveugle, elle ferme le jardin-patio.

A partir de ces éléments fortement marqués JOB, Jules Pams et sa femme Jeanne Bardou-Job ont fait des aménagements intérieurs luxueux, axés essentiellement sur la décoration, sans remettre en cause l'extérieur. Après 1930, la seconde épouse de Pams, Marguerite Holtzer, fait unifier le jardin-patio, en masquant la verrière métallique par une façade imitant celles des autres côtés. En 1946, elle vend à la Ville de Perpignan qui y installe la bibliothèque municipale, puis les bureaux de Visa pour l'image et actuellement des services administratifs et culturels.

Outre la façade principale sur rue déjà inscrite, sont classées le vestibule et le grand escalier en onyx, marbre et stucs imitant le marbre, recouvert de peintures de Paul Gervais avec sa galerie supérieure à plafond peint, ainsi que le jardin-patio avec son décor et ses façades. Lorsque la protection a été faite en 1989 l'hôtel abritait la bibliothèque, ce qui explique sans doute que les autres pièces pourtant abondamment décorées n'aient pas été prises en compte.

Les archives de l'agence Carlier conservent calques et dessins s'échelonnant de 1892 à 1897, ils montrent que Carlier a utilisé la cour principale qu'il couvre d'une verrière circulaire, réalisant le grand vestibule d'entrée, qui donne accès au grand escalier à droite et à l'escalier de service à gauche, il dissimule les pièces de service derrière l'ordonnance parfaite du vestibule (lingerie, remises, cuisine et l'accès à un bassin d'eau douce). Au 1^{er} étage, Carlier transforme la

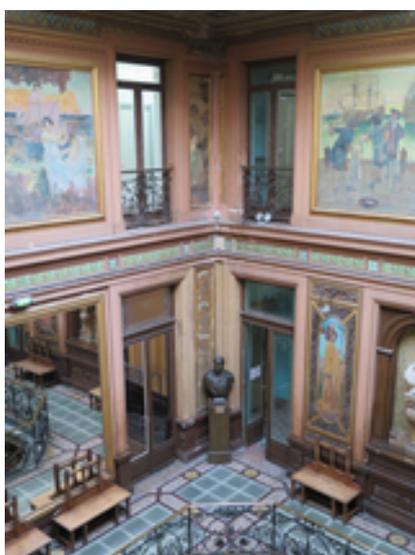


“ cour des chiens ” du temps de Pierre Bardou en atrium ouvert pour faire le lien avec le jardin-patio. Cette pièce de transition donne accès à un grand “ hall ” (bureau de Jules Pams) largement éclairée sur le jardin, où l'architecte propose des cimaises pour la collection de tableaux et une cheminée monumentale encadrée de

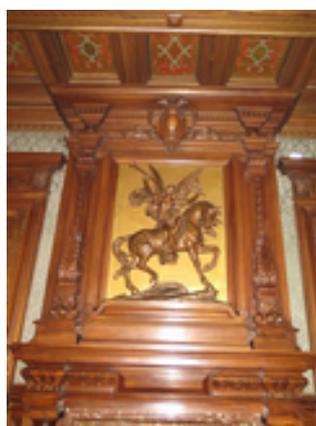
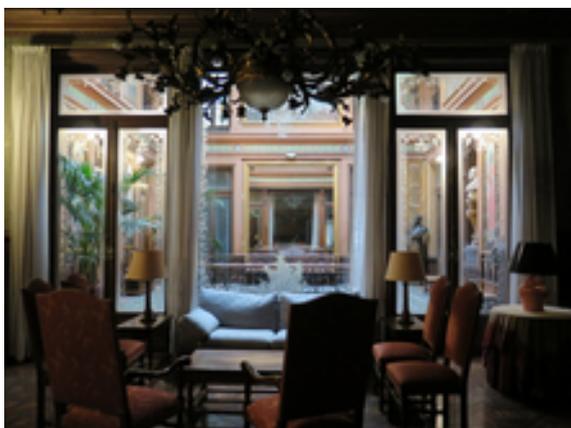
colonnes en onyx, entablement et corniche, composée de marbres noir et rouge, tandis que la voussure du plafond est peinte d'un décor proche de l'Art Nouveau.

La jonction avec les parties arrière de l'hôtel est malaisée, il semble que Pams n'est pas souhaité modifier le plan d'origine des ateliers installés sous la verrière métallique. On a donc une petite pièce éclairée sur une impasse, ancien accès aux ateliers, par un grand vitrail marqué JOB et ornée d'une figure féminine du style des affiches. On accède ainsi à la halle métallique de l'ancienne usine, couverte par une verrière datée de 1873. Carlier a proposé de transformer cette halle en jardin d'hiver, contre lequel il développe le jardin, dessiné en 1896 par Léon Aussel horticulteur pépiniériste à Montpellier. Le tracé de ce jardin est encore visible sur les vues aériennes de 1924 mais a été transformé par Mme Pams dans les années 1930 lors de la réfection complète du patio (pavage et occultation de la verrière métallique par un mur renard).

Toujours au 1er étage, Carlier aménage à la place des pièces existantes sur rue une enfilade de salons. Le grand salon présente une majestueuse colonnade marquant l'angle arrondi de la pièce, encadrant la cheminée. Dix colonnes en marbres rouges sont posées sur des bases en marbre noir et cerclées de bronze. Un reste de décor du pavillon chinois rapporté de l'Exposition Universelle de 1889 par Pierre Bardou est placé entre les doubles colonnes. Le petit salon qui fait suite est néo XVIIIe avec boiseries, glace, gypseries et plafond circulaire peint par Paul Gervais.



La salle à manger, pièce vitrée sur la galerie bénéficiant de la lumière de la verrière, est revêtue de boiseries dessinées par Carlier et d'une monumentale cheminée avec une sculpture intitulée *Renommée* de Jules-Félix Coutan, médaillé d'or de l'Exposition Universelle de 1900, date probable de l'achat par Pams. Au 2^e étage, se développent des appartements transformés en bureaux pour la plupart, un salon jaune donnant sur la galerie de la cour vitrée (côté sud) conserve son décor avec cheminée marquée JOB. De nombreuses pièces quoique réaménagées après 1930 et plus récemment conservent des sols, des cheminées et des plafonds XIXe.

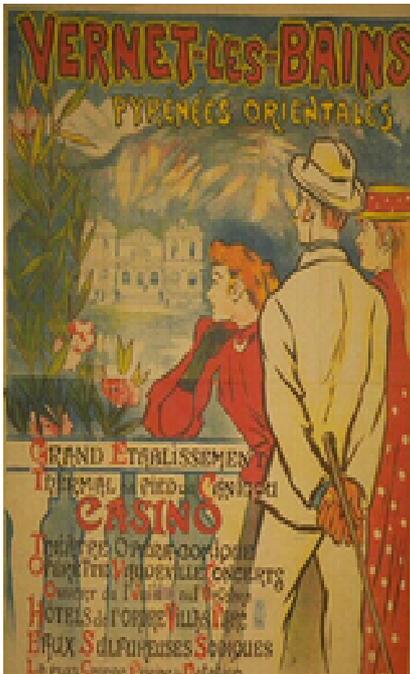


Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales)

casino

inscription au titre des monuments historiques des façades et toitures avec terrasse et escaliers et salle de théâtre en totalité, le 21 mars 2017

Dès le XIXe siècle, les curistes, anonymes ou célèbres, venus de toute l'Europe, ont favorisé le développement et la renommée des villes thermales. Grands hôtels, établissements thermaux, casinos, parcs, sont les éléments incontournables d'un urbanisme très aéré et d'une architecture le plus souvent fastueuse. Dans les Pyrénées-Orientales, les stations thermales sont nombreuses : Amélie-les-Bains, Le Boulou, Canaveilles, Dorres, Fontpédrouse, Molitg-les-Bains, Nyer, La-Preste, Saint-Paul-de-Fenouillet, Vernet, Villeneuve-les-Esclades, Vinça. A Vernet, les bains qui existent dès le XIIIe siècle, se développent à partir de 1834 sur la rive droite du Cady avec les Thermes Mercader, et sur la rive gauche avec les Thermes des Commandants. La venue du fils du pacha d'Egypte et de Constantinople, le prince Ibrahim Pacha, en 1846 défraye la chronique sociale et mondaine et dote Vernet d'une notoriété inédite. La véritable station thermale est créée en 1880 par une société financière de trois associés parisiens (Jean Albiot, Eugène Bourgain, Prosper Brasseur) qui rachètent l'établissement thermal des Commandants et font construire le casino. En faillite dès 1882 ils vendent à Claudio Chiesa entrepreneur de travaux publics à Paris, associé à François Py et Dominique Fournols, entrepreneurs locaux. En faillite à leur tour, la station est reprise en 1887 par un riche banquier de Lisbonne le comte Henri de Burnay (1838-1909), modernisant les équipements et promouvant la station auprès de la clientèle britannique, il innove en instaurant des relations régulières avec les principaux journaux et agences de presse britanniques. Vernet-les-Bains devient "le Paradis des Pyrénées".



La renommée de Vernet-les-Bains attire une clientèle aristocratique venant profiter de son climat, de ses eaux et de ses paysages. A la Belle Epoque, les Français et les Espagnols visitent la station en été, tandis que les Britanniques viennent profiter du climat hivernal, comme Rudyard Kipling, prix Nobel de littérature, fasciné par le Canigou, qui y rédige un conte publié en 1911 sous le titre "Why Snow Falls at Vernet". L'aiguat d'octobre 1940 emporte l'établissement thermal, l'hôtel du Parc et de nombreuses villas, seuls l'hôtel du Portugal et le Casino subsistent de l'ensemble thermal.

On attribue sans preuve la construction du casino à l'architecte Viggo Dorph Petersen, associé aux constructions de la Belle Epoque dans le département des Pyrénées-Orientales pour une riche clientèle bourgeoise et aristocratique. S'il est intervenu à l'hôtel du Parc puis entre 1880 et 1890 à l'hôtel du Portugal, aucun document n'atteste qu'il ait construit le casino. Au contraire, l'inscription déposée dans la fondation indique "L'an 1880 et le 11 mars, a été posée la première pierre du Casino de l'établissement thermal du Vernet. M. Armand Péan, architecte ; MM. J. Albiot, P. Brasseur et E. Bourgain, propriétaires ; MM. Py François, Fournols Dominique, Christophe Etienne, entrepreneurs."

Cité parmi les 5 paysagistes importants de l'école française de la fin du XIXe siècle, avec Edouard André, Barillet-Deschamps, Duvillers et Büllher, Armand Désiré Péan (1843-1910) est un architecte-paysagiste installé à Chantilly, auteur d'un traité paru en 1886, mettant au point un enseignement pour assurer la formation d'un professionnel qui soit en même temps jardinier, architecte et ingénieur. Il a dessiné de nombreux jardins en Picardie. Il est intéressant de noter que c'est le parc thermal qui semble considéré comme l'élément marquant de la station alors en plein essor et que l'architecture du casino, à la fois de belle qualité et modeste dans son décor vient en accompagnement du parc.



Faisant face au village dominé par le château médiéval, le casino et l'hôtel du Portugal, héritages de la Belle Epoque, couronnent un ensemble riche de villas, chalets, parc et jardins qui se déploient le long de la rive gauche du Cady, dans la ville basse.

L'édifice se compose d'un corps de bâtiment rectangulaire cantonné aux angles par quatre pavillons. L'ensemble est élevé, sur un sous-sol à l'anglaise, d'un rdc surmonté d'un étage. Les 4 pavillons d'angle sont couverts d'une charpente en bois et d'une couverture en zinc et couronnés de petits lanternons, leur comble est éclairé par des lucarnes en œil de bœuf. Toutes les façades sont composées et rythmées régulièrement. La façade principale est installée majestueusement sur une terrasse cantonnée de balustres et ornée de statues, précédée d'un large escalier à double volée. Cette façade est marquée par une légère avancée des pavillons latéraux, l'entrée avec ses 3 baies cintrées encadrées de colonnes ioniques se trouve en léger retrait. En 1910, le casino "détruit" par un incendie est reconstruit rapidement, avec une modification de la partie centrale, qui est avancée entre les 2 pavillons, dotée d'un fronton sculpté et agrandie vers l'arrière.

Le fronton triangulaire à amortissements ornés de boules et d'un cartouche portant les lettres ETV (établissement thermal de Vernet) avec volutes, chutes et guirlandes de feuilles de marronniers caractéristiques de l'Art nouveau et faisceaux de licteur. Les façades sont rythmées par un décor de pilastres cannelés au rdc, de colonnes engagées au 1^{er}. Au-dessus de l'entablement, 2 frises en céramique composées de motifs floraux colorés séparent les niveaux. Sur la façade principale, des panneaux de céramique colorée ornent les écoinçons des portes fenêtres des pavillons. Les deux façades latérales possèdent une travée centrale très ouverte, éclairée par de larges baies vitrées ouvrant sur un escalier, permettant un accès direct aux salons et aux salles de jeux.



Un vaste hall distribue les différents espaces du casino : salles de jeux, salons et salle de théâtre. A l'est, le salon de jeux le plus au sud conserve une cheminée en marbre noir veiné de blanc et cabochon central en marbre rouge. A l'ouest, les différents salons subsistent dans leur disposition d'origine, avec cheminées en marbre, colonnes en staff et décor cache-radiateur dont les aérations dessinent des lyres, des notes de musique ou des feuilles. La salle de théâtre de 600 places comprend parterre, scène et étage de balcon. Son décor est très sobre : lustre en bronze, lambris cache radiateurs, rideau de scène peint en partie haute, les murs étant recouverts de moquette. Au-dessus de la salle, dans les combles, l'ensemble de la machinerie en bois subsiste.

